

A la veille de la Révolution

Chliapnikov, ouvrier métallurgiste, militant du parti social-démocrate ouvrier (fraction bolcheviste) de longue date, devint commissaire du peuple au Travail après la Révolution d'Octobre. Ce prolétaire autodidacte est un type de révolutionnaire bien caractéristique de l'élite ouvrière russe, qui fit la Révolution et en assura le salut. Il a écrit, en contribution à l'histoire de notre parti russe et de la Révolution, un livre : A la veille de 1917, qui obtint un très grand succès et que l'on considère en Russie comme un des meilleurs parus sur le sujet, sinon le meilleur. Nous allons en publier ici quelques chapitres et, si nos lecteurs le désirent, nous imprimerons le tout. On sait que Chliapnikov fut, dans les dernières années, en désaccord avec la direction du parti et qu'il dirigea avec Medvediev et Kollontai le groupe appelé « Opposition ouvrière ». Blâmé par le XI^e Congrès, il s'inclina comme ses camarades et a assumé depuis de nouveaux travaux du parti.

I

Le retour en Russie

Après avoir, six années durant, roulé ma bosse par les ateliers et les usines de France, d'Allemagne et d'Angleterre, en avril 1914, muni d'un passeport au nom du citoyen français Jacob Noé, je traversai heureusement la frontière et arrivai sans encombre à Saint-Petersbourg, la cité que j'aimais entre toutes, alors en pleine effervescence révolutionnaire. La grève organisée en commémoration des fusillades de la Léna venait d'avoir lieu et l'on se préparait à la célébration du Premier Mai.

Je parcourus les quartiers ouvriers, les usines, les fabriques. Toujours les mêmes vieux murs, toujours le même appel grave ou strident des sirènes, évoquant invinciblement les souvenirs de la lutte soutenue par le prolétariat pétersbourgeois durant l'époque héroïque de 1900-1907. Et je me sentis pris d'un tel désir de revenir à mon ancien métier, de me retrouver à nouveau pour ne faire qu'un avec les engrenages, les courroies de transmission, les volants des machines, le ronflement des moteurs, que je résolus de renoncer aux honneurs de la situation de délégué du Comité Central du Parti et de rentrer à l'usine.

Je me rendis au siège du Syndicat des Métaux, qui se trouvait à *Petersbourgskaja-Storona* (1). J'y fis connaissance avec le secrétaire et quelques membres du bureau, auxquels j'exhibai ma carte de membre du « Syndicat des Ouvriers mécaniciens » de Paris et demandai de vouloir bien me donner des indications et m'aider à trouver du travail. On m'apprit qu'il fallait, pour le moment, deux tourneurs, et on me mit en rapport avec quelques personnes.

J'évitai de fréquenter la rédaction de nos journaux. Ma situation illégale — j'étais étranger dans mon propre pays — m'obligeait à la plus extrême prudence. L'intention que j'avais de vivre et de travailler au cœur même du prolétariat pétersbourgeois m'interdisait de trop me montrer aux endroits particulièrement surveillés par la police secrète.

(1) Quartier nord-ouest de Saint-Petersbourg, sur la rive droite de la Néva. (N. du Tr.)

Désireux de trouver le plus vite possible du travail, je résolus de faire moi-même une tournée dans les ateliers et les usines de la ville. Ma qualité « d'étranger », attestée par mon passeport, me faisait assez bien accueillir des ingénieurs et des contremaîtres, mais m'obligeait à écorcher ma langue maternelle et à recourir fréquemment au dictionnaire russo-français que je portais constamment avec moi.

Une certaine connaissance de l'allemand me permit de trouver de l'ouvrage à *Viborgskaja-Storona* (1), au premier atelier mécanique de l'usine *Novy Lessner*. Le contremaître, un Allemand des provinces baltiques, m'accepta sans difficulté et je fus embauché comme tourneur travaillant à la relève (2).

Les ouvriers m'accueillirent avec une curiosité manifeste où dominait néanmoins la bienveillance. Mais il se trouva que mon compagnon était un ivrogne invétéré qui passait ordinairement à dormir le temps pendant lequel il devait me remplacer, de sorte que je devais travailler pour deux. J'avais pour voisins un tourneur finlandais et un fraiseur russe, ce dernier, type parfait de l'ouvrier de la capitale, dégourdi, connaissant à la perfection son métier et passablement bambocheur.

Les premiers jours, je me tins sur mes gardes, observant et attendant. J'évitais les conversations futiles et me débarrassai des raseurs et des sots en feignant l'incompréhension, l'ignorance de la langue. Mais à toutes les questions sérieuses, je répondais volontiers, et bientôt il se forma autour de ma machine une sorte de club composé des ouvriers les plus conscients de l'atelier. Les camarades me mirent vite au courant de la vie de l'usine et de l'action des différents partis. Je devins leur informateur attitré pour tout ce qui concernait la situation des ouvriers dans les autres pays, ainsi que pour les questions théoriques et pratiques du socialisme et du syndicalisme. L'on me demandait parfois si je ne connaissais pas Lénine, Martov et certains autres émigrés politiques. Il me fallait éluder ces questions épineuses par des réponses vagues comme : « Evidemment ! », « Cela va de soi ! », « Comment voulez-vous que je ne les connaisse pas ? », etc. Les ouvriers pétersbourgeois s'intéressaient vivement à ce que nous faisions leurs hommes, et, certes, j'avais une forte envie de leur dire tout ce que je savais là-dessus, mais c'eût été par trop risqué.

Au printemps et pendant l'été de 1914, la lutte de notre Parti contre la liquidation (3) battait son plein. La polémique entre notre *Pravda* et le *Loutch* atteignit un tel degré d'acuité que les ouvriers des deux tendances adverses commencèrent à parler de la

(1) Quartier nord-est de Petrograd, sur la rive droite de la Néva. (Note du Tr.)

(2) Il s'agit, non pas de la relève par équipes, mais de la relève individuelle, très pratiquée en Russie. Deux ouvriers se remplaçant à tour de rôle étaient affectés à une machine-outil et employés à un travail pour lequel ils recevaient un salaire déterminé qu'ils se partageaient par moitié. Comme on le voit, ces deux ouvriers étaient étroitement solidaires l'un de l'autre et en réalité n'en faisaient qu'un. (Note du Tr.)

(3) On appelait ainsi le courant opportuniste du Parti social-démocrate qui voulait « liquider » l'indépendance prolétarienne du Parti. (Note d. l. R.)

nécessité d'instaurer un contrôle sur leurs journaux. Dans un jardin proche de l'usine, on organisa une réunion des militants des usines Lessner et Erikson, à laquelle on discuta, non pas le ton de la controverse, mais l'essence même des divergences de vue, et les partisans de la *Pravda* n'eurent pas grand-peine à démontrer aux ouvriers mencheviks toute l'hypocrisie des gens du *Loutch*, des liquidateurs des traditions révolutionnaires du Parti, qui prenaient le masque de défenseurs de l'« unité du parti ouvrier ».

Le Premier Mai approchait. Contrairement à ce qui se passait en Europe Occidentale, où l'on préconisait, pour ce jour-là, le chômage et la participation aux meetings et aux manifestations organisées ouvertement par les partis, à Pétrograd, on agitait pour que les ouvriers se rassemblent à l'heure habituelle dans les usines et les fabriques et en sortissent tous ensemble afin de donner ainsi à la manifestation un caractère plus organisé et plus significatif.

Le matin du Premier Mai, les prolétaires de *Nozy Lessner* vinrent à l'usine à l'heure habituelle, mais au lieu de se mettre au travail, ils se rassemblèrent dans la cour parmi les amas de ferraille. Tout le monde semblait attendre quelque chose. Voilant son visage de sa casquette, un orateur prit la parole et, quelque peu ému, fit un discours sur la signification de cette journée pour les prolétaires du monde entier. J'avais également une forte envie de prendre la parole, de faire part de mes impressions et de mes sentiments à ces milliers d'yeux brillants, mais le « bon sens » m'arrêta à temps. Le discours terminé, une foule de plusieurs centaines de personnes se mit en marche et, lorsqu'elle déboucha sur le quai, déploya le drapeau rouge et, au chant de la *Marseillaise* (1), se dirigea vers les usines voisines. Mais bientôt, elle heurta à une patrouille de policiers et une bagarre eut lieu. Assaillis par une grêle de pierres, les défenseurs du « trône et de la patrie » s'enfuirent chercher des renforts.

Les rues du quartier ouvrier étaient extraordinairement animées; les promeneurs, pour la plupart des ouvriers, marchaient l'air sérieux et concentré, sur leurs gardes, prêts à tomber sur l'ennemi s'ils avaient la force pour eux et à s'enfuir si les cosaques attaquaient « en trombe ».

Le lendemain, dans les ateliers, toutes les conversations roulaient sur les manifestations du Premier Mai. Chacun faisait part de ses impressions, donnait des renseignements sur ce qui s'était passé dans les autres quartiers, dans les autres usines et fabriques. Chacun avait quelque chose à dire à son voisin.

Comme durant les années précédentes 1912-1913, à la tête du mouvement marchait le jeune quartier industriel de *Viborgskaia-Storona*, où se trouvait concentrée une partie considérable de l'industrie mécanique de précision et de la grande industrie de guerre. Cette dernière, depuis trois ou quatre ans, se développait prodigieusement; les usines étaient accablées de commandes, le besoin de main-d'œuvre était grand; aussi les industriels de *Viborgskaia-Storona* cherchaient-ils à recruter et à attirer les ouvriers qualifiés par des tarifs relativement élevés. Par suite, les éléments les plus avancés du prolétariat pétersbourgeois étaient concentrés dans les usines de ce quartier, dont la réputation révolutionnaire, solidement établie, était soutenue avec orgueil par l'ensemble des ouvriers.

Comparativement à 1907, année où j'avais travaillé

pour la dernière fois à Saint-Pétersbourg, à la « Société Electrique de 1886 », l'état d'esprit des ouvriers offrait des changements considérables. Ce qui frappait particulièrement, c'était l'absence de timidité; la docilité, la soumission d'autrefois avaient disparu.

Les ouvriers, on le sentait, avaient individuellement considérablement progressé. Néanmoins, l'absence d'un syndicat se faisait sentir. Les règlements intérieurs, non écrits, mais effectivement en vigueur dans les ateliers, étaient extrêmement variés; ils changeaient non seulement d'une usine à l'autre, mais d'une catégorie d'ouvriers à l'autre, dans une même usine.

Les entrepreneurs excellaient à diviser les ouvriers au moyen d'échelles de salaires établies avec une adresse particulière. Les ouvriers d'un même atelier, d'une même profession, par exemple les tourneurs, gagnaient, à la journée ou à des travaux d'une difficulté et d'une précision à peu près égales, de 2 à 6 roubles par jour. Alors déjà, on pouvait remarquer un phénomène curieux, mais qui devint en temps de guerre la règle générale, et qui consistait en ce que les travaux les plus grossiers, n'exigeant pas, comme la fabrication des projectiles, un apprentissage spécial, donnaient les salaires les plus élevés.

Les ateliers même nouvellement construits, se distinguaient par l'absence de perfectionnements secondaires: grues, wagonnets, monte-charges, etc., destinés à faciliter le transport des matériaux à l'intérieur de l'usine. L'élévation des fardeaux, le montage sur les tours des pièces à usiner s'effectuaient presque partout à force de bras. Une semblable organisation des entreprises exigeait une grande quantité de main-d'œuvre, et toutes les usines de Pétrograd étaient remplies de manœuvres. Les ouvriers sans expérience venus directement du village étaient payés des prix dérisoires. A Pétrograd, le salaire des manœuvres variait de 10 à 13 copeks l'heure. Le bon marché de la main-d'œuvre influait sur l'outillage technique. Les entrepreneurs n'avaient pas intérêt à introduire des perfectionnements secondaires dans leurs usines du moment que le travail au chant de la *Doubinouchka* (2) leur revenait à meilleur marché.

Le rendement du travail était relativement peu élevé, quoique, pris individuellement, les ouvriers fussent parfois, dans leur métier, plus habiles que leurs camarades de l'étranger; mais l'état arriéré de la technique et de l'organisation étouffaient leurs qualités individuelles. Les instruments étaient peu nombreux et l'administration ne se souciait nullement de nouvelles installations et de méthodes perfectionnées de travail.

Dans les usines, florissait le système des amendes, infligées automatiquement à chaque retard, manquement au travail, dérogation au règlement, etc. Les avanies, les tracasseries mesquines, les diminutions de tarif, les vexations quotidiennes, comme l'obligation de n'ouvrir sa boîte à outils que juste au coup de sifflet, étaient supportées jusqu'à une certaine limite, mais un beau jour la coupe débordait et l'indignation se manifestait sous une forme violente: on se saisissait du contremaître ou de l'ingénieur et on le roulait sur une brouette. L'expérience de la lutte journalière, tenace, acharnée, faisait à peu près défaut; trop faibles encore et vivant sous la menace continuelle d'être fermés, les syndicats ne pouvaient éduquer et discipliner la lutte corporative des masses ouvrières.

Mes compagnons de travail manifestaient un grand intérêt pour la vie de leurs camarades métallurgistes des autres pays. Dans le feu de mes récits, il m'arrivait fréquemment d'oublier mon origine « étranger ».

(1) En Russie, la *Marseillaise* est toujours considérée comme un chant révolutionnaire et l'air français accompagne des paroles russes qui n'ont rien de patriotique (N. d. l. R.)

(2) Chanson populaire, de rythme très lent. (N. d. l. R.)

gère » et d'orner mon langage d'expressions purement locales. Mes camarades étaient stupéfaits de mes extraordinaires capacités linguistiques, mais je leur expliquais mes rapides progrès par la pratique du russe que j'avais eue soi-disant à Paris avant mon arrivée à Pétersbourg. Et l'on me croyait.

J'eus bientôt acquis l'adresse nécessaire à mon travail, ce dont se réjouit particulièrement mon compagnon, qui ne venait plus alors à l'atelier que pour dormir. J'étais heureux les jours où il faisait, ne fût-ce que le tiers de notre tâche commune. Mais il en prenait de plus en plus à son aise, et il me fallait fournir un effort excessif et peiner pour deux, car, ayant un livret commun, nous partagions à égalité notre salaire. Les ouvriers sérieux ne tardèrent pas à remarquer cette exploitation éhontée de l'« étranger » et demandèrent au sous-chef de congédier mon compagnon. La chose fut faite, et on me laissa seul au tour, ce qui allégea considérablement mon travail.

II

Au banquet en l'honneur de Vandervelde

Un soir du mois de juin, les camarades bolcheviks de *Viborgskaia-Storona* envoyèrent un courrier au « Français » pour l'inviter à assister à un banquet solennel donné par les fractions bolcheviste et mencheviste de la Douma en l'honneur de Vandervelde, récemment arrivé en Russie. Le banquet avait été organisé à demi légalement dans le restaurant Palkine, où l'on me fit entrer par l'escalier de service. Dans la petite pièce où l'on m'introduisit, il y avait assez de monde. Parmi les bolcheviks, très peu nombreux, se trouvaient Pétrovsky et Badaïev. Les mencheviks étaient représentés par Dan, Tchkhéidzé, Potressov et les autres coryphées du *Zoutch*. Après les hors-d'œuvre, commencèrent les toasts. Pétrovsky prit la parole au nom de notre fraction, Tchkhéidzé et Dan au nom des mencheviks. Dans leurs discours, les liquidateurs laissèrent percer une feinte tristesse au sujet de la division qui affaiblissait la classe ouvrière. J'avais traduit Pétrovsky, mais, après Tchkhéidzé et Dan, nos députés me chargèrent de prendre la parole pour répondre aux lamentations des mencheviks sur la scission. Avec des faits à l'appui, je démontrai que, dans sa lutte, le prolétariat pétersbourgeois était uni. « Dans sa lutte quotidienne, dis-je en substance, la classe ouvrière, malgré les intrigues de la minorité, — qui ne peut paraître une majorité qu'aux banquets —, marche sous le drapeau du Comité pétersbourgeois de notre Parti. Même à la lumière d'une étude superficielle, — la seule qu'il vous ait été possible de faire, camarade Vandervelde, qui ne pouvez aller à nos usines, voir nos grèves et nos assemblées de masses —, l'expérience de la lutte ouvrière à Saint-Pétersbourg montre que nous avons pour nous la majorité, puisque vous êtes partisan de l'unité des organisations ouvrières, dites à la minorité, dites aux intellectuels ici présents de se soumettre à la majorité. Prenez n'importe quelle forme du mouvement ouvrier : les syndicats sont pour nous, l'assurance est notre œuvre ; en un mot, partout nous avons la majorité. L'unité chez nous est chose facilement réalisable : il n'y a qu'à obliger la minorité à se soumettre à la volonté de la majorité. Déclarez ceci ici, au nom du Bureau Socialiste International, dont vous êtes le président, obligez ceux qui se lamentent sur la perte de l'unité à se conformer à votre proposition, et alors nous ne repasserons personne d'entre eux de nos organisations et nous n'aurons pas de scission. »

Mon discours, prononcé en français, mit l'émoi dans le groupe des mencheviks. Malgré la présence de l'illustre étranger, ils m'interrompirent à plu-

sieurs reprises, et je ne pus terminer que grâce à l'intervention de Vandervelde lui-même, qui écoutait et observait tous les assistants avec la plus extrême attention. Quand j'eus fini, il sentit qu'il fallait répondre aux questions que j'avais posées si carrément. Et dans les discours qu'il fit sur l'union, la tolérance et autres choses analogues, il déclara que la minorité devait se soumettre à la majorité.

On se sépara lorsque la nuit blanche fit place à l'aube laiteuse. Le matin, à l'heure habituelle, j'étais à l'atelier ; mais je ne parlai à personne de ma promenade nocturne et du banquet en l'honneur de Vandervelde. Seul, un petit groupe de camarades organisés militant dans le Parti en eut connaissance.

Le travail politique dans les entreprises industrielles était effectué par des ouvriers appartenant aux trois partis russes : social-démocrate bolchevik, social-démocrate menchevik et socialiste-révolutionnaire. Les plus actifs étaient les bolcheviks. Aux meetings organisés dans les ateliers, c'étaient les ouvriers bolcheviks qui prenaient la parole. En ces occasions, il nous fallait user de ruse : les ouvriers capables de discourir sur des sujets politiques étaient répartis par quartier de telle façon que chacun d'eux prenait la parole dans une usine autre que celle où il était employé ; de la sorte, on parvenait à cacher le nom de l'agitateur aux innombrables agents de la police secrète.

Pendant les années d'avant-guerre, les intellectuels faisaient presque complètement défaut dans le Parti. Leur défection, qui avait commencé en 1906-1907, avait eu pour résultat de laisser tout le travail dans le Parti et les syndicats à la charge des seuls ouvriers. Les intellectuels étaient si peu nombreux qu'il y en avait à peine assez pour notre fraction de la Douma et l'édition de notre quotidien. Ils avaient été remplacés par des prolétaires cultivés, des ouvriers véritables, intellectuellement très développés et restés en liaison étroite avec les masses. Nos ouvriers « assuristes », comme G. Ossipov, G. Chkarpine, N. Iline et Dmitriev, produisaient la meilleure impression ; il en était de même des militants syndicaux, qui comptaient parmi eux des hommes de valeur comme les métallurgistes Kissélev, Mourkine, Schmidt et autres.

Travaillant à l'atelier, fréquentant assidûment les camarades du Parti, je rencontrais fréquemment des ouvriers remarquables à tous les points de vue, supérieurs par le développement à beaucoup d'ouvriers européens que j'avais vus et connus pendant mon séjour à l'étranger. La lutte pénible qu'il fallait mener en Russie, la déportation et la prison qui faisaient périr des milliers d'hommes formaient les personnalités vigoureuses incomparablement mieux que la lutte « pacifique » d'Occident. Dans les ateliers, on faisait fréquemment des collectes de solidarité au profit des prisonniers, des déportés et des forçats, ainsi que de leurs familles.

La propagande s'effectuait dans les usines individuellement. Il y avait aussi des cercles, mais ils ne groupaient que les militants les plus avancés. Les assemblées légales avaient lieu lorsqu'il s'agissait de discuter les questions relatives aux caisses d'assurances grévistes atteignant 300.000 : partout, s'organisaient. Les camarades savaient fort bien les utiliser pour leur propagande et, fidèles à leur ligne politique, arboraient le mot d'ordre de « l'assurance ouvrière intégrale ». Quant aux assemblées-meetings illégales, elles étaient, durant l'été que je passai à Pétrograd, assez fréquentes dans les usines. Ordinairement, elles se faisaient d'une façon inattendue, mais organisée, pendant la pause du dîner ou celle du soir, dans la cour ou à l'intérieur des bâtiments, dans les escaliers. Quelques militants se plaçaient

devant les portes, obstruant ainsi le passage, et tout l'auditoire se massait vers la sortie. C'est là que l'agitateur prenait la parole. Immédiatement, l'administration téléphonait alors à la police, mais à l'arrivée de cette dernière, les discours étaient déjà terminés et la résolution nécessaire prise. Pourtant, il se produisait fréquemment des collisions : les agents dégainaient ; les ouvriers ripostaient à coups de pavés et d'écrans.

Les assemblées de masses avaient lieu dans les environs de Pétrograd. Les ouvriers du quartier Viborg se réunissaient principalement à Ozerki, Chouvalovo, Grajdanka. Les veilles et les jours de fêtes amenaient dans ces localités un grand nombre de citadins, qui allaient se reposer à la campagne. Aussi, les ouvriers pouvaient-ils s'y rendre pour organiser leurs meetings sans trop se faire remarquer.

Au printemps de l'année 1914, l'atmosphère dans les quartiers ouvriers était extrêmement tendue. Tous les conflits, grands et petits, quelle que fût leur origine, provoquaient des grèves de protestations, la cessation du travail avant l'heure fixée, etc... Les meetings politiques, les bagarres avec la police étaient des faits journaliers. Les ouvriers avaient commencé à faire connaissance et à nouer des relations avec les soldats des casernes avoisinantes. La propagande révolutionnaire était menée également dans les camps. Dans cette propagande, les ouvrières, particulièrement celles de l'industrie textile, jouèrent un rôle des plus actifs. Il arrivait fréquemment que, parmi les soldats, elles eussent des connaissances originaires du même village, mais la plupart du temps on se liait pour des « raisons de sentiment », et ainsi, entre l'usine et la caserne, s'établissaient des rapports fraternels qui rendaient absolument impossible, le cas échéant, l'action de la troupe contre les ouvriers.

Mon action, bornée à l'usine Lessner, avait cessé de me satisfaire, et je résolus de passer dans une autre usine quelconque. J'y réussis très simplement. Dès les premiers jours de mon arrivée, j'avais incité les ouvriers à lutter contre l'arbitraire de l'administration dans la fixation des salaires et du paiement du travail aux pièces. J'avais donné personnellement l'exemple en bataillant pour l'augmentation des tarifs. L'inégalité de rétribution des ouvriers accomplissant des travaux identiques me révoltait profondément. Ainsi, lorsque nous travaillions encore ensemble, nous nous faisions, mon compagnon ivrogne et moi, en moyenne chacun quatre roubles par jour, tandis que notre voisin, le Finlandais, tourneur lui aussi, n'arrivait, malgré tous ses efforts, qu'à 2 roubles 50 copecks. Ce n'était pas là un cas isolé : dans toute l'usine, les salaires variaient considérablement. Quoique essentiellement révolutionnaires, les métallurgistes de Pétrograd n'avaient que très peu le sentiment de la solidarité professionnelle. Cela provenait en partie de ce qu'ils étaient surtout habitués à la lutte collective et que, pour obtenir l'égalisation des salaires, des ouvriers de même profession, il fallait faire preuve de fermeté, de ténacité personnelle et savoir au besoin défendre soi-même ses intérêts sans l'aide des autres.

Personnellement, je déclarai au sous-chef que je voulais être payé 5 roubles pour ma journée de dix heures, même si, par sa qualité (il y avait parfois de la mauvaise fonte) ou par sa quantité, le travail aux pièces que j'avais exécuté ne me donnait pas droit, d'après les règlements, à ce salaire. Selon sa coutume le sous-chef me répondit par un consentement vague qui équivalait à une demi-promesse, et, le jour de la nève arrivé, fixa mon salaire à 48 copecks l'heure, c'est-à-dire à 20 copecks de moins par jour qu'il n'avait été convenu. Je demandai alors immé-

diatement mon compte, et, le 17 juin, je quittai l'atelier.

Les camarades de l'usine Lessner, particulièrement ceux du premier atelier mécanique, me virent partir avec un grand chagrin. Mais ils comprirent que, comme « étranger », j'étais curieux de parcourir le plus d'usines possibles et de connaître à fond le prolétariat pétersbourgeois.

Après mon séjour à l'usine Lessner, il m'était beaucoup plus facile de trouver de l'ouvrage. Je ne portais plus mon dictionnaire avec moi, et je m'adressais directement aux camarades qui me présentaient aux contremaîtres. Quelques jours après ma sortie de chez Lessner, j'avais déjà le choix entre deux places : une à l'usine de projectiles Parviainen, et l'autre chez Erickson. Je me décidai pour la dernière, et le 20 juin, je repris le travail. Avant d'être admis, il fallait passer la visite du docteur. Ce dernier, qui était affecté à la caisse d'assurance en cas de maladie, n'acceptait que les hommes vigoureux et bien portants. Quant aux ouvriers épuisés par un long chômage ou par une exploitation renforcée dans leur travail précédent, il les éconduisait impitoyablement en leur recommandant cyniquement la suralimentation, un repos prolongé, etc., toutes choses qui sonnaient comme une dérision à l'adresse de ces malheureux à la recherche du pain quotidien. L'examen médical lui-même était fait avec une négligence extrême : le docteur et l'infirmier ne se lavaient pas les mains et ne désinfectaient pas leurs instruments après chaque expertise.

Ma santé fut trouvée bonne, et l'on m'admit à la première section de tourneurs, connue dans l'usine sous le nom de « Troisième étage », où l'on donnait à exécuter un travail d'une extrême précision et où, lorsque vous l'aviez terminé et après les discussions inévitables du début, on vous mettait dans la « catégorie » des ouvriers à 23 copecks l'heure. Mais, dès mon entrée, j'avais déclaré au contremaître et à mes voisins que je ne travaillerais pas à moins de 5 roubles par jour, quelle que fût la catégorie à laquelle on m'affectait. A l'atelier, il existait, pour le travail aux pièces, la règle du « salaire des catégories doubles », tolérée par l'administration. Pour mon premier travail d'essai aux pièces, je gagnai 4 roubles 60, mais j'exigeai du contremaître qu'il augmentât le paiement des pièces de façon que mon salaire atteignît 5 roubles par jour, sinon je ne consentais pas à rester. Le contremaître céda et ce fut pour moi un précédent sur lequel je m'appuyai dans la suite.

Dans l'atelier de tournage, comme dans toute l'usine, nombreux étaient les ouvriers politiquement très développés. A notre étage, nous avions la fleur des mencheviks. Tous très bien notés, en excellents rapports avec l'administration ; ils étaient affectés à la catégorie la plus élevée, ce qui leur permettait de gagner presque le double de leurs camarades. Et, malgré la supériorité de son développement politique, cet atelier, au point de vue de l'organisation intérieure et de la solidarité professionnelle, ne se distinguait en rien des autres. C'était la même formidable différence dans les salaires, déterminés par la catégorie à laquelle vous affectait arbitrairement le contremaître et variant de 16 copecks l'heure pour les « nouveaux » à 35 copecks pour les « anciens », qui avaient en outre la possibilité de doubler leur gain dans le travail aux pièces. Personnellement, je menai campagne pour l'égalisation de la rétribution des ouvriers de même profession ou exécutant le même travail aux pièces. J'eus pour moi tous ceux qui recevaient des salaires inférieurs et contre moi, évidemment, tous les privilégiés. Des questions étroitement professionnelles, la discussion passa sur le terrain

politique. Les mencheviks, qui étaient les maîtres de la situation dans l'atelier, résolurent de « livrer bataille » au Français bolchevik. La violente discussion, entremêlée d'injures, qui s'ensuivit, attira autour de ma machine une foule d'ouvriers. Et seuls des événements d'une importance exceptionnelle, qui survinrent à ce moment-là, firent cesser temporairement nos querelles et nous groupèrent tous contre l'ennemi commun.

III

Les journées de juillet

Le 4 juillet, le bruit se répandit par la ville qu'à l'usine Poutilov, la police avait attaqué les ouvriers, sur lesquels elle s'était ruée avec une sauvagerie inouïe et dont plusieurs avaient été tués. Grande était l'indignation, et il était clair que la surexcitation des passions allait amener une collision sanglante. Ce jour-là, en forme de protestation, quelques entreprises cessèrent le travail avant l'heure réglementaire.

Le matin du 5, nous arrivâmes à l'atelier comme d'habitude, mais bientôt nous apprîmes que, l'une après l'autre, les grandes usines de la ville se mettaient en grève. *Novy Lessner* avait interrompu le travail, nos voisins de la manufacture de textile, située sur le quai de la Nevka (1), avaient fait de même et exigeaient que nous nous joignons à eux. Dans la cour de l'usine, il se forma un meeting ; la police arriva, ferma les issues et chargea les ouvriers, mais ceux-ci enfoncèrent le cordon établi par les agents devant le portail et se répandirent dans la rue. De tous côtés, sur la perspective Samsonievski affluaient, de plus en plus nombreux, des groupes d'ouvriers qui bientôt se fondirent en une masse compacte d'une dizaine de milliers de manifestants. On entonna des chants révolutionnaires, on arbora des rubans et des mouchoirs rouges. Refoulée, la police alla se réfugier dans son corps de garde. Des orateurs prirent la parole et exhortèrent à la lutte armée pour le renversement du tsarisme. La circulation des tramways dans *Viborgskaia-Storona* fut interrompue et, pendant plus d'une heure, les ouvriers défilèrent dans les rues en chantant des chants révolutionnaires. Mais pour renforcer la police, on avait envoyé des cosaques qui, avec des hurlements sauvages, le fusil chargé au bras, foncèrent soudain sur les manifestants, distribuant à droite et à gauche des coups de nagaïka et tirant dans les fenêtres ouvertes des logements ouvriers. Les ouvriers se dispersèrent dans tout le quartier, dans les potagers et les jardins et, de leurs refuges, firent pleuvoir sur la police et les cosaques une grêle de pierres.

Quoique étranger, je me sauvai, comme tous les Russes, pour échapper aux nagaïkas des cosaques et me cachai dans les boutiques et les cours, où, néanmoins, la police s'enhardit à faire la chasse aux manifestants, pénétrant elle-même de force dans les logements privés. Il fallut plusieurs heures de charges de cavalerie pour « rétablir l'ordre », mais il fut impossible de rétablir le calme. Dès le crépuscule, la police et les cosaques n'osèrent plus s'aventurer dans les quartiers ouvriers, où des chants révolutionnaires se firent entendre jusqu'à une heure avancée de la nuit.

L'action était dirigée par les moyens de notre Parti. C'était précisément le moment de la visite du président de la bourgeoisie française, Poincaré ; aussi, les troubles survenus dans la capitale contrariaient-ils fortement les autorités et risquaient-ils de gâter la brillante réception organisée en l'honneur du repré-

sentant de la nation alliée. Le jour de l'arrivée de Poincaré à Saint-Petersbourg, on avait mobilisé tous les dvorniks (1), qui devaient faire la haie sur son passage et figurer le « peuple russe ». On avait également mis sur pied la police et les cosaques, et les ponts reliant les extrémités de la ville au centre étaient gardés par des patrouilles qui devaient barrer la voie aux manifestants.

La grève de protestation contre les violences exercées sur les ouvriers et les arrestations de ces derniers s'étendit des quartiers de Narva et de Viborg à ceux de Vassilievski Ostrov, de Kolomna, de Nevskaja Zastava et engloba bientôt tout la ville. Les journaux en répandirent la nouvelle dans toute la Russie, et l'on s'attendait à ce que la province répondît à l'appel des ouvriers pétersbourgeois. Du 6 au 12 juillet, la grève eut un caractère presque général ; le nombre des grévistes atteignit 300.000 ; partout s'organisaient des meetings, des démonstrations, par endroits même, on élevait des barricades. Les ouvriers cherchaient des armes, achetaient des revolvers, des couteaux, pour pouvoir se défendre contre les charges de la police et des cosaques, dont les détachements circulaient par toute la ville et surtout dans les quartiers excentriques. On commença à procéder à des arrestations en masse dans les maisons et dans les rues. Les journaux ouvriers furent fermés, leurs collaborateurs arrêtés. Aux bureaux de notre *Pravda*, se rassemblaient ordinairement les ouvriers avancés, qui y apportaient et en recevaient des nouvelles et des renseignements. Les membres du Comité de Pétersbourg y venaient aussi fréquemment. La police fit une perquisition inopinée, organisa une souricière et mit la main sur la plupart des militants du Parti. Ces arrestations privèrent le prolétariat pétersbourgeois de ses principaux dirigeants, mais n'arrêtèrent pas le mouvement. Chaque jour, les ouvriers venaient à l'heure habituelle aux usines et aux fabriques et organisaient des meetings et manifestations dans les rues. Le mouvement avait un caractère particulièrement combatif dans le quartier de Viborg. Le matin de l'arrivée des Français à Saint-Petersbourg, presque tous les ouvriers de ce quartier se réunirent sur la grande perspective Samsonievski et occupèrent toute la largeur de la rue, de l'usine *Novy Lessner* jusqu'au commissariat de police. Le soleil souriait gaiement à l'immense foule de vingt mille hommes composée d'ouvriers, d'ouvrières et d'enfants de tous âges. Nulle part, on ne voyait de police ni de cosaques. Des orateurs prenaient la parole et exhortaient à manifester devant les Français. « Déclarons leur — disait un ouvrier — que chez nous les affaires ne vont pas bien et que nous n'avons pas le temps de recevoir les visiteurs. » On entonna la *Varsoviennne*, et, en rangs serrés, on se dirigea vers le centre de la ville. Mais tout à coup, derrière la colonne, retentit le cri : « Les cosaques ! » Nous nous retournâmes : un détachement de cosaques arrivait à toute vitesse de la fabrique Landrin. Ce fut un sauve-qui-peut général. Les cosaques, ivres, pénétraient dans les ruelles et les cours, et y assommaient les manifestants. Les flics sortirent également de leur embuscade. Plusieurs heures après cette agression, le pavé et les trottoirs portaient encore des traces de sang. C'est ainsi que les choses se passèrent à *Viborgskaia-Storona*, mais il en fut à peu près de même dans le rayon de Kolomna, où l'on rossa les ouvriers du port et ceux de l'usine franco-russe.

Les collisions de *Viborgskaia-Storona* eurent lieu toute la journée, non seulement sur la terre ferme, mais aussi sur l'eau. De jeunes ouvriers s'installèrent

(1) Petit bras de la Néva. (N. d. l. B.)

(1) C'est-à-dire les portiers ou concierges qui étaient tous des indicateurs policiers. (N. d. l. B.)

dans les barges ancrées sur la Nevka et y chantèrent des chants révolutionnaires. La police voulut rétablir l'ordre, mais, à la grande joie des spectateurs, elle ne put pénétrer dans les barges, car les ouvriers avaient démonté les passerelles et repoussaient les agents avec des perches. Ces derniers, d'ailleurs, n'étaient pas très sûrs d'eux-mêmes, car l'affaire concernait plutôt la police « fluviale ».

Je profitai de ma qualité d'« étranger » pour parcourir la ville, particulièrement les quartiers ouvriers. Partout, on sentait une surexcitation extraordinaire, un sentiment profond de l'importance des événements, qui rappelaient ceux de l'année 1905.

À *Fiborgskain-Storona*, les ouvriers décidèrent d'organiser la défense de leur quartier contre les charges des cosaques. Avec des bèches, des scies, des marteaux, des haches et divers autres instruments, on se mit à renverser les poteaux télégraphiques et à élever des barrages de fils de fer barbelés. Depuis la clinique Villiers jusqu'à l'usine Aïvaz, les poteaux furent sciés et les fils téléphoniques enlevés. Tous ces travaux furent effectués par la population elle-même, sous la direction de métallurgistes moscovites qui avaient pris part ou avaient assisté à l'insurrection de décembre 1905 à Moscou.

À la tombée de la nuit, les ouvriers, par groupes de plusieurs centaines, se dirigèrent vers les barrages de fil de fer. Près de la fabrique Landrin, ils arrêtèrent des rouliers, dételèrent les chevaux qu'ils rendirent aux conducteurs et, avec les charrettes qu'ils renversèrent en travers de la voie et relièrent par des fils de fer, construisirent une forte barricade. Rares étaient ceux qui avaient des revolvers ; la plupart n'avaient pour arme que leur enthousiasme.

Dans la soirée, un grand nombre de manifestants se rassemblèrent autour de la clinique Villiers, où deux énormes poteaux constituaient la base de la barricade ; par devant, et dans les ruelles avoisinantes, des barrages de fils de fer entravaient le mouvement de la cavalerie cosaque et des forces policières. Les boutiques, les brasseries, les gargotes étaient fermées. A tous les portails des cours, les *dvorniks* étaient de service ; ils avaient reçu l'ordre de ne laisser entrer dans les maisons aucun étranger et de surveiller leurs locataires.

La collision qui eut lieu vers la clinique Villiers eut un caractère de combat organisé. Presque sans armes, mais couverts par la barricade et les barrages de fils de fer, derrière lesquels ils s'étaient retranchés, les ouvriers faisaient pleuvoir sur la police et les cosaques les pierres que les enfants arrachaient du pavé et leur apportaient dans leur tablier. Ce n'est qu'après une fusillade intense que la troupe réussit à s'emparer de la barricade et à déblayer la place.

Tard dans la nuit, revenant de ma tournée habituelle par les quartiers ouvriers, j'arrivai sur la place Villiers quelques heures après la bataille. Dans toutes les rues avoisinantes, régnait un silence sinistre. On ne voyait âme qui vive. La place était jonchée de pierres, de réverbères cassés, de débris de fil de fer, et, en travers de la voie, il y avait deux grands poteaux télégraphiques encore attachés avec des fils de fer. Les murs des édifices portaient des traces de coups de feu. Le bruit de mes pas résonnait fortement sur les dalles ; tout à coup, j'entendis un cri lointain : « Arrête, ne bouge pas ! » Je m'arrêtai et j'attendis. Bientôt, je distinguai deux formes blanches qui venaient à ma rencontre, leurs revolvers braqués sur moi. « Est-ce que je ne puis pas passer ici ? » dis-je en français. Entendant parler une langue étrangère, les agents abaissèrent leurs armes. « Quel danger y a-t-il ? » répétai-je en français. Les agents déclarèrent enfin qu'ils ne comprenaient pas. Alors, écorchant légèrement le russe, j'expliquai que

j'étais Français et que je rentrais chez moi. « Français ! — s'écrièrent joyeusement les agents — vous venez d'arriver ? » Et immédiatement deux fortes mains s'abattirent amicalement sur mon épaule. Je dis que j'étais déjà en Russie depuis longtemps, et que je voulais regagner mon domicile. « Est-ce que c'est dangereux par ici ? » demandai-je, sans chercher à prolonger la fraternisation. Les agents retirèrent leurs mains et, me montrant leurs revolvers, déclarèrent : « Voilà, c'est avec ça que nous avons passé. » Je résolus d'essayer de passer sans « ça », et m'enfonçai dans les ténèbres du quartier ouvrier.

À peine avais-je fait une centaine de mètres que j'entendis un nouveau cri : « Arrête, n'avance pas ou nous tirons ». Et immédiatement, j'entendis résonner sur le pavé les sabots des chevaux et, de la ruelle qui contournait l'asile pour les mutilés de guerre, déboucha, me barrant le passage, un escadron entier de cosaques commandé par deux officiers. Je criai en français : « Attendez de tirer ! Je m'approche ». (1) Les deux officiers mirent pied à terre et vinrent à moi. Je leur demandai s'ils parlaient français ; ils me répondirent que non. De nouveau, en écorchant quelque peu le russe, j'expliquai que je rentrais chez moi, mais que je ne pouvais arriver à mon domicile, car je me heurtais constamment à des agents ivres armés. Les officiers m'assurèrent que les agents n'étaient pas ivres mais fatigués, car la réception des hôtes et les désordres dans la ville les avaient harassés. On fut très aimable à mon égard, mais tous les autres passants étaient fouillés et interrogés.

On entendait au loin, sur la grande perspective Samsonievski, plongée dans l'obscurité, le son de l'accordéon, des chants révolutionnaires et des coups de feu. Dans les quartiers ouvriers, régnait une animation sans égale ; on se préparait à la lutte, et c'est ce que sentaient bien les cosaques. Ils se recommandaient les uns aux autres de ne pas s'approcher de la palissade de la raffinerie ; ils avaient peur du moindre bruit venant du jardin.

Les officiers cherchèrent par tous les moyens à me dissuader de continuer ma route par cette « obscurité dangereuse », où je risquais à chaque instant d'attraper un coup de fusil. Ils me proposèrent de rester avec eux ; ils se disposaient à rentrer en ville, où ils me promirent de me donner une chambre pour la nuit, après quoi, le matin, je pourrais rentrer tranquillement chez moi. Je les remerciai de leur amabilité, mais jugeai inutile de déranger des gens si occupés, d'autant plus que mon logement, dans la ruelle Samsonievski, n'était pas loin. Enfin, l'un d'eux proposa à l'autre de m'accompagner chez moi avec tout l'escadron. Je le remerciai, mais au fond de l'âme il m'était extrêmement désagréable de rentrer chez moi sous une escorte de cosaques. Heureusement, le second officier ne fut pas de l'avis du premier ; il jugea inutile de m'accompagner dans cette « obscurité dangereuse », prêta l'oreille aux bruits lointains qui parvenaient jusqu'à nous et cria à l'escadron : « Garde à vous !... » Il était clair qu'ils avaient peur et je fus heureux de pouvoir rentrer seul. A ce moment, passa une jeune fille. On l'arrêta, mais on ne la fouilla pas. On lui demanda si la ruelle Samsonievski était loin et si elle la connaissait. La jeune fille répondit que oui et les officiers lui proposèrent alors de m'accompagner. Nous nous enfonçâmes dans l'obscurité, et les cosaques quittèrent le quartier.

A. CHLIAPNIKOV.

(A suivre.)

(1) En français dans le texte. (N. du Tr.)